

Aboukir mon village

A treize kilomètres de la mer, sur le versant méridional du djebel Bou Hamara, s'installait le 26 décembre 1848, au camp de Masra, baptisé Aboukir, le premier contingent de pionniers français, ancêtres des colons qui peuplaient mon village.

C'étaient, en général, de pauvres gens, des ouvriers qui, au lendemain des trois Glorieuses, se trouvaient sans travail sur les pavés de Paris et dont le gouvernement voulait se débarrasser. On les incita à partir en Algérie, dont Bugeaud avait préconisé l'occupation totale, donc la colonisation. C'est ainsi que va s'effectuer leur départ le 25 novembre 1848, par péniches sur la Seine, puis sur le canal de Bourgogne jusqu'à Lyon. De là, les bateaux du Rhône les emmènent à Marseille où on les embarqua à bord de la frégate « Le Cassique ». Après quatre jours de mer, c'est le port de Mostaganem, du moins ce qui servait de port à l'époque : une petite anse du côté de Karouba.

De là, les futurs colons sont dirigés avec leurs pauvres bagages vers les centres qui les attendent, sous les ordres du capitaine Mangin. Le 26 décembre 1848, le quinzième contingent est installé par les autorités militaires sous des tentes, au bas d'une colline, au milieu d'une végétation enchevêtrée de taillis, de ronces... une vraie brousse. Pourquoi se fixer ainsi dans cette nature sauvage ? C'est que non loin coule une source que la légende attribue au marabout Sidi Benaïba, dont le tombeau est érigé non loin.

Une tâche immense commence alors pour tous ces hommes dont quelques-uns sont accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants... ils s'appellent Martel, Boutillol, Girard, Tricot, Fargin, Dugay, Blesson, Bourniol, Chamusy, Carle, Lamote, Israël, Laborie, Galbrun, Julien, Kirch, Galais, Dumont, Bazin, etc... Ils vont avoir à lutter contre l'inconnu de la brousse, contre les miasmes des marais non encore assainis, contre les ardeurs d'un soleil, auquel ils ne sont pas habitués et contre la nostalgie qui, souvent, abat les plus forts. Quelques-uns n'y résisteront pas et se feront rapatrier ; ils seront remplacés par des soldats qui, ayant fini leur temps de service, demandent à entrer dans les colonies agricoles.

On leur distribue des terres (8 hectares) pour des cultures diverses et 15 ares pour le jardinage, mais avant de les travailler, il faut les défricher... c'est pourquoi ils doivent se servir de haches, de pelles, de pioches, avant d'utiliser la charrue, la herse et les bœufs. Ils continuent à vivre sous la tente, en attendant les premiers baraquements collectifs où logeront plusieurs familles ; ce n'est que bien plus tard que les ménages avec enfants auront droit à un baraquement familial, et c'est bien plus tard encore

qu'on envisagera l'édification de maisons bâties (deux pièces avec une cour).

Entre-temps, on défriche, on sème, on plante (céréales, pommes de terre, légumes secs), on essaie le colza, le sésame, le maïs, le lin, le tabac, le coton, la garance... et surtout on plante des arbres dont les frais ombrages transformeront, petit à petit, le paysage sec et rocailleux.

Tout cela n'est pas facile, malgré le soutien du gouvernement et de l'armée (subvention pécuniaire, distribution d'outils, de semences, de vêtements, de chaussures : les fameuses guêtres blanches avec les souliers noirs). Il faut que les pionniers, en plus de leur travail de paysan, aident au tracé des routes, aux constructions des bâtiments publics, des hangars, à l'aménagement de leur maison et de ses dépendances.

Et le petit cimetière se peuple plus vite que le village... d'autant plus que la terrible épidémie de choléra, qui a atteint Oran, n'épargne pas Aboukir, mais c'est aussi l'occasion de dévouements sans pareils, comme ceux manifestés par les colons Carré et Julien, félicités par le général Pélissier en personne.

Au commencement de 1849 s'ouvre la première école, et à son souvenir est attaché celui de M. Roger, un



Monsieur Honoré JACQUOT
à la fin de son mandat de Maire

ancien éducateur algérois, vieux maître de valeur dont ont conservé un souvenir ému ceux qui eurent l'heureuse fortune de suivre ses cordiales et attrayantes leçons. D'humeur trop indépendante pour subir la direction des manuels d'alors, au surplus très cultivé, il conçut un mode tout personnel d'enseignement : il versifia pour ses écoliers les connaissances élémentaires et les adapta à des airs en faveur dans le peuple. C'est ainsi qu'on entendait chanter dans la petite école d'Aboukir l'histoire des rois de France, les principes de la syntaxe et les règles de calcul. Je ne citerai qu'un seul couplet... sur le système métrique :

*En France, autrefois,
Chaque ville avait ses mesures
Ainsi que ses poids,
Ce qui prêtait fort à l'usure.
Mais sous l'égalité
On voulut l'unité ;
Et de l'un à l'autre hémisphère
Les savants mesurèrent la terre
Travail approuvé
Le mètre fut trouvé.*

Les règles de grammaire étaient également versifiées, l'Histoire s'apprenait en alexandrins et c'est en iambes bucoliques qu'on égrenait les départements et leurs préfectures. En classe, garçons et filles récitaient leurs leçons en marquant les césures et martelant les rimes.

Longtemps, bien longtemps après, un ancien élève de cet instituteur-poète se plaisait à rappeler des quatrains, rondeaux ou ballades qui constitueraient toute une encyclopédie d'enfant. C'était le maire de la commune, ce bon Monsieur Honoré JACQUOT qui, à quelques mois près, mourut centenaire, après avoir administré la commune pendant un demi-siècle, respecté et aimé de tous, en particulier des arabes qu'il secourait, qu'il soignait, qu'il aidait à sortir de cette insouciance et de ce fatalisme ataviques, générateurs de misères.

Noble représentant d'une des toutes premières lignées de colons, belle figure d'honnête homme, esprit pétillant de finesse et de malice, il fut un exemple au milieu des colons, fiers comme lui de leur condition, tels les Joyet, Peter, Legrand, Veyron, Albourg, Journet, de Montigny, Dubuche, Périot, Senut, Tortet, Portet, Salgues, Moret, Bichet, Pujol, Delacourt, Lagarde, Bardoux, Pélisson, Julien, etc...

Le village, peu à peu, s'agrandissait avec ses 86 maisons (meublées encore sommairement), sa place publique baptisée Bonaparte et ses rues larges de cinq mètres dont les noms évoquaient le souvenir des grands chefs de l'épopée napoléonienne : Lannes, Murat, Destaing, Larrey, Leturcq, Kléber.

Puis au fil des années, la vie des colons s'organisa de mieux en mieux, la culture de la vigne s'implanta, on

construisit l'église, la mairie, de nouvelles écoles, le bureau de poste, la gendarmerie, un petit centre hospitalier ; les maisons s'agrandirent et s'embellirent, des caves s'édifièrent avec leur matériel moderne et pratique, des jardins se créèrent, la salle des fêtes accueillit les jeunes et ses murs doivent encore vibrer des bravos saluant le dynamisme de l'animateur Nono et de sa commère Yvette. Des boutiques, plutôt que des magasins, ouvraient leurs portes sur la grand-rue, ce qui n'empêchait pas les marchands ambulants, dont le célèbre Goyo, de continuer leur tournée.

Et bien sûr, comme tous les villages « dans le vent », Aboukir eut sa piscine, son stade, son boulodrome et son court de tennis. C'était un village sans histoire, heureux et paisible, façonné par 120 ans de présence française et que nous aimions, comme on chérit sa petite patrie, instinctivement, sans raison, avec toutes les fibres de son être. Il a fallu pourtant quitter, abandonner le petit cimetière où dorment tous les pionniers et faire le chemin inverse qu'ils avaient suivi en 1848.

Eparpillés aux quatre coins de l'Hexagone, et baptisés du titre grandiloquent de Rapatriés, c'est avec une poignante nostalgie que nous évoquons ton souvenir, ô Aboukir, mon village...

Gilberte MARTINEZ-PORTET.



PETIT RAPPEL

Nous rappelons à nos lecteurs que le prix de 10 francs pour l'abonnement annuel est réservé aux seuls Pieds-Noirs qui se trouvent dans une situation difficile.

C'est pour eux — et pour eux seuls — que nous maintenons ce prix dérisoire qui ne couvre pas les frais du journal. Il s'agit d'une œuvre de solidarité à l'égard des plus malheureux d'entre nous.

Si vous voulez que L'ÉCHO DE L'ORANIE survive, si vous tenez à ce que notre combat se poursuive

A I D E Z - N O U S

Pour les transformations et les expertises de bijoux un spécialiste

Michel PITTARD

**4, Rue Longchamp
06 - NICE**

Téléph. : 80.54.71

LA CHRONIQUE DE GASPARET

Au bureau du journal. 3 heures de l'après-midi. Il fait une chaleur accablante. GASPARET est allongé sur la table de travail du directeur, un paquet de journaux faisant office de taie d'oreiller. Il dort à poings fermés, la bouche ouverte.

Rentre le directeur qui s'arrête, surpris. Gasparet se réveille en sursaut.

LE DIRECTEUR. — Ne te gêne pas... lorsque tu auras besoin d'un lit tu n'as qu'à prendre mon bureau !

GASPARET. — Tché, même pas vous avez tapé à la porte... Comment vous voulez que je me devine que c'est vous ?

LE DIRECTEUR. — C'est ça ton excuse ? !

GASPARET. — Hé, hé, minute... attention... peut-être vous savez pas que c'est la grève et que je m'occupe les lieux... auar si moi j'ai pas le droit comme journaliste à la solidarité avec ceulas de l'O.R.T.F. !

LE DIRECTEUR. — Bon, eh bien maintenant que je connais ton intention, je sens qu'avec un bon coup de pied au c... ça va te passer et que tu vas me permettre de récupérer mon bureau.

GASPARET (toujours couché). — Bon... bon... ça va. Si vous me prenez par les sentiments, bien sûr... vous vous faites ça que vous voulez de moi. (Il s'étire longuement.) Tché, vous vous faites jamais la sieste ?

LE DIRECTEUR (sèchement). — Non, jamais...

GASPARET. — Pos, c'est un torchévous, que bien bon que c'est... ça, c'est comme le chocolat Meunier, comme y dit l'autre : « l'essayer c'est l'adopter ». Je me vois pourquoi vous vous tenez cette rabia, c'est la jalousie qu'elle vous ronge...

L EDIRECTEUR. — Dis... tu te lèves ou non ?

GASPARET (très calme). — Allez va... on y va... mais c'est qu'il vous mordrait ! ! ! Baya el tio prisica... doucement... il faut respecter l'homme... que moi je me réveille en trois épisodes... (il se lève enfin). En hochant la tête... je me devine pourquoi vous faisez pas la sieste...

LE DIRECTEUR. — Ben mon vieux, je serais curieux de le savoir ?

GASPARET. — Ça doit être la faute de la madame ; sûr je suis qu'elle doit vous faire des mangagnicas qui vous enlèvent le sommeil...

LE DIRECTEUR. — Mira el tonto... pos, marie-toi, tu t'en feras des mangagnicas comme tu dis !

GASPARET, surpris. — Ça alors !... qu'entends-je... qu'ouige... cloué vous m'avez là, de la surprise ! Tché, c'est la première fois que vous parlez comme tout le monde.

LE DIRECTEUR. — Oui, mon vieux, comme tout le monde... de chez nous.

GASPARET. — Alors ? c'est que vous aimez comment je parle ?...

LE DIRECTEUR. — Bien sûr, cara figa.

GASPARET. — Tché, votre cara figa

elle me va droit dans le cœur. A de vrai, ça me fait plaisir.

(Il s'étire en baillant).

LE DIRECTEUR, énergiquement. — Ceci dit, au boulot !

GASPARET. — Popo... po... qué bruto ! avec la chaleur qui y a !... et à part lui : si comme ça on avait fait à tous les Cohn, les Geismar et autres tarambanas, dans la m... on serait pas jusqu'au menton.

★

« Moi, je trouve qu'arrêter en France l'invasion des noirs et des arabes ça n'est pas faire du racisme » y me disait Roger, mon p'tit camarade niçois. Celui-là, à force de tourner autour de ma cousine, sûr je suis qu'il va se tomber kif-kif un gabote dans la sarnache qu'elle se lui tend... Déjà le typo il se décolle plus de la maison et l'excuse de se surveiller les devoirs de mon petit neveu Georgeo, l'intellectuel de la famille... balek, elle trompe plus personne.

Pour ma part, moi je me fais la planchette because que c'est un brave garçon et que si elle se l'enganche... je vous dis rien ! Ce qui a de rigolo c'est qu'elle aussi elle est prête à faire la bortelette... 28 ans qu'elle a... et des toiles d'araignée !

Ecoutez plutôt :

ROGER. — Vous êtes en beauté, Mlle Tapon, aujourd'hui...

ELLE. — Pourquoi, M. Roger ? Les autres jours, j'ai l'air d'un fourneau ?...

LUI. — Qu'allez-vous chercher là, grand dieu ! Je veux dire qu'aujourd'hui vous êtes particulièrement en beauté.

Bueno, jusque-là ça va, mais attrapez-vous de la chaise pasque voilà ce qu'elle s'lui ai répondu avec un air d'entre deux ouairs :

— Oy ! M. Roger, tout le monde y s'accorde pour me dire que je suis pas belle mais que j'suis gracieuse (Baya chouette qu'elle se donne la petite...).

GASPARET. — Eh, les enfants, vous vous arrêtez de vous jeter des choses à la figure ou je vous marie après-demain.

Tché, les deux y m'ont regardé comme si j'étais kif-kif l'homme invisible !

TAPON. — Auar, de quoi y se mêle celui-là ? On parle du racisme, et quoi tu viens nous sortir ?

— Oué, oué, du racisme... c'est dire, que tu es pas belle mais gracieuse non ? Ecoutez, le mieux c'est que je réponde pas à la question que tu m'as posée, mon pauvre Roger, et que je change de chambre. Quand vous aurez fini la séance des yeux blancs, viens de nouveau m'appeler.

ROGER. — Fini quoi ?

— Pos le bromedje, bourricot ! Auar si vous m'avez trouvé pour vous tenir la bougie... Moi, que tu te la maries avec, je demande pas mieux, ça à cause que tu es grand, comme ça, dans la famille, y aura pas que des charanas... ça fera la moyenne...